

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50

Vol. XIV.

No. 52

Prix du numéro: 7 centimes.—Annonces, la ligne: 10 centimes

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Montréal, Jeudi, 27 Décembre 1883.

Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

A NOS LECTEURS

Nous regrettons d'avoir à annoncer à nos lecteurs qu'avec le présent numéro, la publication de *L'Opinion Publique* sera suspendue. Après avoir publié le journal pendant sept ans, les éditeurs l'ont cédé à un Canadien-Français de haute position, avec l'espoir qu'il réussirait à recevoir l'appui de ses compatriotes; mais, après un essai de deux ans, il trouve qu'il est impossible de le continuer. Le présent numéro fut même retardé afin de donner une dernière chance de continuer la publication de *L'Opinion Publique*.

Les abonnés qui ont payé d'avance seront remboursés dès que les livres seront balancés. Quant aux grand nombre de ceux qui ont des arrérages, on les sollicite de régler de suite, afin d'éviter les frais de collection, car l'administration va maintenant insister sur un prompt paiement. Pour manifester encore une fois son bon vouloir, l'administration attire l'attention des lecteurs sur le paragraphe suivant :

Les abonnés qui paieront pendant le présent mois leur abonnement, dû jusqu'au premier janvier 1884, recevront gratis un magnifique chromo 18x24, en seize couleurs, de Sir JOHN A. MACDONALD. Nous espérons que les abonnés s'empresseront de nous faire remettre tout montant dû, car tout compte doit être payé sans délai, car les pertes causées par les retardataires sont déjà trop considérables.

INCENDIE A NANTES (France)

ET

L'ŒUVRE DE L'ORPHELINAT DE MONTRÉAL

Nous publions aujourd'hui une gravure du *Monde Illustré*, représentant les maisons incendiées à Nantes dans le mois d'octobre dernier. Après avoir donné la notice qui accompagne cette gravure, nous parlerons du rapport qui existe entre cet événement et l'Œuvre de l'Orphelinat de Montréal.

* *

Le 15 octobre dernier, le feu éclata dans une immense bâtisse de la ville de Nantes, où se trouvaient plusieurs établissements importants, et au 1^{er} étage les bureaux de M. Rousselot, l'un des principaux banquiers de la ville de Nantes et le frère du vénéré M. Rousselot, curé de Saint-Jacques de Montréal. Malgré des secours empressés, la maison tout entière fut bientôt envahie, et il ne fut pas possible d'arriver au bureau de la banque pour préserver les valeurs qui se trouvaient dans les coffres-forts au montant de plusieurs millions. C'était, il est vrai, des *safes* de la fameuse maison Fichet, de Paris, vendus comme inaccessibles au feu. Mais quelle devait être l'anxiété du directeur de la banque!

M. Rousselot, pendant plusieurs jours, ne pût arriver jusqu'à ces deux caisses, dont l'une était restée fixée dans le mur, à 40 pieds de hauteur, à cause de l'effondrement des plafonds, comme on le voit dans notre gravure, et l'autre avait été précipitée dans la cave qui était toujours comme une fournaise incandescente et impénétrable. M. Rousselot est un homme plein de foi et d'une dévotion toute particulière envers saint Joseph. Il se souvint alors des instances qui lui avaient été faites récemment par son frère, en faveur de l'Œuvre des Orphelins de Montréal, et, en bon chrétien, il fit la promesse de donner la somme de deux mille piastres à cette œuvre, si la caisse était préservée, et il écrivit aussitôt à son frère en mentionnant l'engagement qu'il avait pris.

Huit jours se passèrent dans l'incertitude, et pendant ce temps qu'elle pouvait être l'inquiétude de ce pieux chef de famille!

Ce ne fut qu'au bout de huit jours que les murs étant refroidis et suffisamment consolidés, on put descendre la caisse scellée dans le mur et extraire l'autre caisse précipitée dans la cave. Les caisses furent transportées chez M. Rousselot, et les serruriers, sous la direction d'un employé de la maison Fichet, de Paris, procédèrent à l'ouverture de la caisse; c'était précisément un mercredi, jour consacré à saint Joseph.

Cette caisse, de 6 pieds de hauteur et de plus de trois pieds de largeur, est composée de deux enveloppes avec deux portes différentes, la première porte étant faussée dut être enfoncée, et la caisse intérieure apparut. L'émotion était vive; chacun se demandait si l'intérieur était préservé: il fallut d'abord, à coup de maillet, rendre à la deuxième porte, qui était tordue par la chaleur, son aplomb, et alors la clef put entrer et la porte roula sur ses pivots. Tout était intact dans la caisse: effets, monnaies, billets, bijoux, etc.; il y en avait pour huit millions.

Ce fut un cri de joie, des applaudissements éclatèrent, toutes les mains pressèrent celles de M. Rousselot, dont la pâleur décelait la profonde émotion. Après avoir remercié l'assistance de ces témoignages, M. Rousselot se retira pour louer le Seigneur; et joignant les œuvres à ces pieux sentiments, en homme de foi, il prend la plume aussitôt et écrit à son frère: "La caisse est sauvée, mon vœu est exaucé, je t'envoie une traite de deux mille piastres qui t'arrivera aussitôt que cette lettre, etc."

Or, cette traite était destinée, comme nous l'avons annoncé en commençant,

A L'ŒUVRE DES ORPHELINS DE MONTRÉAL,

dont il nous reste à dire maintenant quelques mots.

Au commencement de 1881, quelques citoyens de Montréal, touchés des appels de M. le curé Labelle, résolurent de travailler à l'œuvre de la colonisation.

Dans ces circonstances, M. le curé Rousselot, pour attirer les bénédictions du ciel, suggéra d'unir à cette entreprise une œuvre de la plus grande importance, c'est-à-dire l'établissement des Orphelins de Montréal dans la campagne. Et, en effet, là-bas, il y a des terres immenses qui ne sont pas occupées, faute de bras, et ici il y a des quantités d'orphelins à placer. Pourquoi ne pas chercher à unir des intérêts qui se complètent si merveilleusement.

Le Canada est tout préoccupé de l'œuvre de la colonisation, et Montréal est justement inquiet du soin de placer dignement et convenablement ses chers orphelins.

C'était l'idée la plus heureuse; elle a été hautement acclamée, même aux États-Unis, et elle a produit des fruits merveilleux. Depuis 1881, elle a fait des progrès inespérés, mais elle répond à de si grands besoins qu'il faut encore bien des efforts pour atteindre le but.

Les lots des colonisateurs avaient été choisis en 1881; en 1882, plusieurs habitations se trouvaient construites, parmi lesquelles un moulin, une chapelle, un orphelinat et la résidence des missionnaires. Depuis 1883, ces missionnaires de la compagnie du P. de Montfort sont arrivés, Mgr d'Ottawa est venu les installer et bénir les nouveaux établissements. Les travaux ont commencé, et les orphelins affluent.

Nous ne pouvons trop louer les généreux citoyens de Montréal, MM. L.-A. Grenier, S. Sénécal, G. Laurent, F. Froidevaud, qui ont commencé l'œuvre; les journaux principaux l'ont préconisée dans les termes les plus sympathiques; enfin, que de remerciements ne doit-on pas à M. l'abbé Rousselot, qui a prêté un concours si éclairé et si efficace, et qui a voulu même faire contribuer en France les cœurs qui lui sont le plus dévoués.

On voit comme les circonstances l'ont favorisé; il a obtenu au-delà de son attente, et lui-même, par le secours de saint Joseph, il a préservé de tout malheur un frère bien-aimé dans une catastrophe redoutable.

Nous demandons donc, comme les autres journaux, la sympathie de nos lecteurs pour une entreprise si importante.

Car, "où vont tous les enfants qui sortent de nos or-

phelinats? Dieu le sait, et la police aussi trop souvent, nous dit le *Monde*.

"Pauvres petits êtres, venus pour la plupart on ne sait d'où, s'en allant au hasard, n'ayant jamais trouvé ni caresse, ni assistance, ou s'ils sont reçus dans quelque asile, congédiés, encore tout jeunes, à la bonne aventure, à cause de l'encombrement; quel sujet de douloureuse anxiété, et que faire!"

L'institution de N.-D. de Montfort répond à cette question.

TEMPS DE NOËL

(Suite)

Après avoir parlé des belles fêtes qui sont célébrées dans la Provence encore actuellement, nous voudrions dire quelques mots des origines de ces pieuses démonstrations. Nous les trouvons dans ces drames liturgiques que l'on célébrait au moyen âge dans les grandes cathédrales, en présence des fidèles qui y prenaient part et qui savaient unir leurs voix aux chants du chœur et qui avaient leur rôle dans les exécutions.

Nos aïeux avaient une foi profonde, une foi portée jusqu'à l'enthousiasme qui a toujours produit la poésie, suivant Bossuet (Hist. II, c. 3).

La poésie est le langage de l'âme quand elle est fortement émue, et elle ne le sera jamais plus que quand elle contempera des faits dans lesquels elle voit l'infini, elle voit Dieu et la magnificence de ses œuvres.

Aussi, nos aïeux ne voulaient pas seulement entendre le récit de ces merveilles, mais ils voulaient se les représenter comme s'ils y assistaient.

Ils voulaient entendre le chant des anges, ils voulaient être témoins de la surprise des bergers, entendre leurs cris de joie, leurs gaies fanfares, ils voulaient les suivre à la crèche, voir et sentir comme eux.

C'est pour cela qu'ils aimaient ces reproductions extérieures, et que l'Église, qui est une vraie mère et qui aime à bégayer avec les petits, nous dit Michelet, savait traduire la grande doctrine en naïves légendes et en touchantes représentations.

Nous voudrions donner une idée de ces fêtes religieuses qui attirèrent les fidèles pendant la nuit de Noël; nous suivrons le cérémonial des anciennes cathédrales, comme par exemple celle de Reims, qui se distinguait dans ces grandes solennités. Voici donc le drame avec les rubriques qui accompagnaient les textes chantés par les personnages pendant la messe de minuit:

La crèche était préparée d'avance dans le transept de la cathédrale, du côté de l'Évangile; on voyait la montagne avec l'étable, la ville de Bethléem dans le lointain, Notre-Seigneur et ses saints parents, et enfin le bœuf et l'âne. Une toile tendue en avant dérobaient cette vue aux fidèles.

D'abord les bergers entraient en cortège dans la basilique et s'arrêtaient dans la nef, au milieu de l'attente générale. Alors les galeries du haut de l'église apparaissaient illuminées; c'était pour rappeler le texte de l'Évangile: *et claritas Dei circumfulsit illos*.

Des enfants placés dans les galeries ou même suspendus dans les voûtes de l'église chantaient le *Gloria in excelsis Deo*, figurant les anges du ciel, avec l'accompagnement des instruments les plus doux, comme les harpes, etc.

Les bergers répondaient et, dans un dialogue, mêlaient leurs voix mâles avec les douces voix des anges.

Tout ceci est indiqué dans la rubrique de Noël ainsi conçue: d'abord un enfant annoncera, avec les paroles de l'Évangile, que le Christ est né, etc.

Lorsque cette pièce aura été chantée, dit la rubrique, sept enfants placés dans les galeries du chœur chanteront: *Gloria in excelsis Deo et in terra Pacem hominibus bonae voluntatis*. Alors les berges répondent en marchant vers le chœur et ils chantent, sur un air de marche, ces paroles:

La paix si désirée est annoncée au monde, et la gloire enfin est rendue au Très-Haut, l'humanité est bénie, elle est sauvée par le secours de l'Homme-Dieu; il descend sur la terre pour